



Julie rédige  
L'art du storytelling

# ÉPIPHANIE

JULIE TIGER

À Huit, *alias* Nicolas, l'amour de ma vie.

PROLOGUE

« Il n'est pas de hasard,  
il est des rendez-vous,  
pas de coïncidence  
Aller vers son destin,  
l'amour au creux des mains,  
la démarche paisible



Julie rédige  
L'art du storytelling

Porter au fond de soi,  
l'intuition qui flamboie,  
l'aventure belle et pure  
Celle qui nous révèle,  
superbes et enfantins,  
au plus profond de l'âme. [...] »

*Ouverture*, Étienne Daho

Mercredi 20 décembre 2017 — dans la matinée — Nice, France.

Il était 11 h 30 ce mercredi, le dernier avant la célébration des fêtes de Noël, lorsqu'Éden poussa la porte des éditions Clé de sol situées au 8, rue de Paradis à Nice. Le temps superbe était particulièrement doux pour la saison, le vent avait faibli la nuit passée. L'arrière-saison était spectaculaire sur la Côte d'Azur : la végétation touffue se parait de tons or, beige et rouge. Le bleu de la mer s'assombrissait, jusqu'à devenir bleu Majorelle. L'azur du ciel prenait cette teinte délavée typique des giboulées automnales... On apercevait les cimes déjà blanches des montagnes du Mercantour, les premières neiges annonçaient en fanfare l'arrivée de l'hiver. Pour toutes ces raisons, l'automne avait la préférence d'Éden parmi toutes les saisons. En traversant le jardin Albert-I<sup>er</sup>, à l'extrémité est de la promenade des Anglais, Éden aperçut une enfant, seule, observant avec beaucoup d'attention quelque chose au sol. Elle s'approcha de la petite fille et s'accroupit à ses côtés.

« Bonjour, je m'appelle Éden et toi ?



Julie rédige  
L'art du storytelling

– Bonjour, Madame, je m'appelle Ève. »

Depuis quelques mois, Éden s'étonnait qu'on l'appelât « Madame ». Était-ce la disparition officielle du « Mademoiselle » ? Elle avait de prime abord trouvé cette réforme saugrenue : qu'advenait-il des femmes qui, tenant à leur indépendance, avaient choisi de rester des « Mademoiselle » ? Le « Madame » qu'on lui adressait ne la dérangeait plus ; en quelques mois elle avait gagné en maturité et acceptait presque sans tiquer cette nouvelle désignation.

« Que cherches-tu comme cela ?

– Regarde, Madame Éden, j'ai recueilli une coccinelle ! expliqua la petite fille, ouvrant avec précaution sa menotte.

– Ève, on appelle parfois les coccinelles “bêtes à bon Dieu”, tu as bien fait de la protéger, ce bel insecte est fragile : la coccinelle apporte la joie et la chance.

– C'est vrai ? C'est un *forte bonheur* alors ? Comme les jolis trèfles !

– Oui, à un détail près : c'est un porte-bonheur, avec un P comme dans le mot *paix*. Je vais t'apprendre un autre mot qui signifie lui aussi porte-bonheur : il s'agit du mot “talisman”. Cela te plaît ?

– Ta-lis-man..., répéta Ève à l'instant même où le coléoptère rouge et noir prit son envol, quittant la petite main. J'adore ce mot, il est beau ! Je vais m'en servir dans mon exposé à l'école, celui sur les animaux. Merci et au revoir, Madame Éden ! »



Julie rédige  
L'art du storytelling

Ève rejoignit en sautant à cloche-pied une femme dans la trentaine, peut-être même de l'âge exact d'Éden. Elle venait de raccrocher son portable et écoutait avec attention le récit de sa progéniture qui désignait, le sourire aux lèvres, Éden de son doigt potelé. Celle-ci lui adressa un signe bienveillant de la main et continua son chemin vers le parking Sulzer, à quelques encablures de là. Éden farfouillait dans sa besace à la recherche du ticket de stationnement, lorsqu'elle attrapa sans le vouloir le feuillet noirci de colonnes de chiffres que John, le responsable de la direction littéraire, lui avait remis. Ces chiffres représentaient le volume d'exemplaires vendus d'*Épiphanie*, le roman qu'Éden avait d'abord écrit comme un exutoire et qui s'était révélé être plutôt réussi. Quatre-vingt-dix mille. Quatre-vingt-dix mille ! En seulement quelques mois, quatre-vingt-dix mille personnes avaient lu son roman : elle n'en revenait pas. John avait précisé que ce premier bilan n'incluait pas les chiffres du mois de décembre, on pouvait s'attendre à ce que l'engouement persiste : Noël approchait et, comme chaque année, les livres à succès s'arracheraient et les ventes s'envoleraient.

Une fois derrière le volant, Éden s'engagea sur l'A8 en direction de Cannes, elle voyait défiler les panneaux indiquant le nom des villes aux accents familiers. Et dire que c'est sur la route, celle-là même, que tout avait commencé... Elle songea à cet été-là, deux ans auparavant : l'été, la chaleur, ses senteurs, la musique, la griserie du rêve qui flirte avec la réalité. Il y avait aussi eu les silences, les chambres d'hôtel, sublimes, pourtant parfois vides.

La musique de *L'Apprenti sorcier*, mélodie choisie comme sonnerie pour son iPhone, retentit, la tirant hors de ses souvenirs. Elle avait toujours adoré le chef-d'œuvre de Paul Dukas : enfant, elle rêvait devant *Fantasia* où Mickey interprète avec brio le jeune magicien en devenir ; adulte, elle écoutait tous les jours, au saut du lit, la version de l'orchestre de la Suisse romande avec pour maestro le génialissime Armin Jordan. À la fin des onze minutes que durait l'œuvre, elle se sentait en pleine possession de ses moyens pour profiter d'une nouvelle journée. Elle décrocha, un sourire dans la voix en lisant le nom de l'interlocuteur sur l'écran du tableau de bord intégrant le dispositif Bluetooth.



Julie rédige  
L'art du storytelling

« Allô ?

– Bonjour mon ange ! Je ne t'ai pas entendue partir ce matin ! Alors, comment cela s'est passé ? Qu'est-ce que John avait à te dire de si important ?

– Rassure-toi mon cœur : les nouvelles sont bonnes, excellentes même ! Mets du champagne au frais s'il te plaît, je passe chez le Libanais et je rentre. Champagne-mezze[Lm1], cela te va ?

– Parfait ! Allez, ne fais pas durer le suspense plus longtemps et annonce-moi cette excellente nouvelle !

– ... Quatre-vingt-dix mille exemplaires vendus !

– Éden, c'est génial ! Je suis vraiment fier de toi, ton travail a payé ! Je m'occupe du champagne, rentre vite, tu me manques !

– Moi aussi tu me manques ! À tout de suite mon cœur. »

Le houmous et autres spécialités libanaises embaumaient maintenant l'habitacle du véhicule, Éden en salivait d'avance. Ils partageaient une passion commune pour la bonne chère et les grands crus. Elle remonta le boulevard Leader jusqu'au numéro 40 dans la ville de Cannes qui l'avait vu naître : un retour aux sources après les grands bouleversements qu'elle avait traversés. Elle vérifia que le sac du traiteur était suffisamment bien calé sur le siège passager pour ne pas voir son contenu se répandre dans les virages en épingle. Parfois, elle le voyait encore, installé sur ce siège, et avait du mal à croire que tout cela était réellement arrivé et à quel point elle nageait dans le bonheur désormais.

Elle gara son cabriolet bmw noir à côté de la Ducati Monster, fidèle destrier de son homme. En traversant le jardin, elle s'arrêta pour regarder les poissons nager élégamment dans le grand bassin de pierre, entouré de tulipes ; plus loin, elle contourna un palmier bien



Julie rédige  
L'art du storytelling

plus vieux qu'elle et admira, avant de monter les marches menant à la porte d'entrée, l'époustouflante vue sur la mer. À l'est, on admirait le célèbre cap d'Antibes et à l'ouest les roches rouges de l'Estérel, se jetant dans la Grande Bleue. Au centre, les îles de Lérins : la plus grande, l'île Sainte-Marguerite, abritait un fort dont l'une des cellules avait gardé prisonnier le frère jumeau de Louis XIV. Ainsi était née la légende du Masque de Fer. Sur sa petite sœur, l'île Saint-Honorât, vivaient des prêtres, reclus dans leur monastère. Ils produisaient un excellent cru grâce aux vignes plantées naguère sur l'île. Éden contemplait cette vue féerique, l'émerveillement chaque jour renouvelé, lorsqu'elle sentit quelque chose lui frôler la jambe.

« Alors, mon joli Mario, tu es en vadrouille ? Tu as laissé ta fiancée s'occuper seule de vos bébés ? » lança Éden à son chat.

C'était un magnifique représentant de la race des somalis, proches cousins à poils longs de l'abyssin. Sa soyeuse robe chocolat tirait sur le rouge flamboyant, semblable à celle d'un renard, son regard doré avait toujours été plein d'expression et il se mit à ronronner tel un moteur dès qu'Éden l'eut pris dans ses bras.

Elle montait l'escalier tout en caressant Mario lorsqu'elle entendit la musique du dernier concert au stade de France du célèbre groupe Indochine. Elle ouvrit la porte, déposa au sol Mario qui fonça rejoindre sa promise et leurs chatons dans la buanderie. Elle pénétra dans la salle de séjour : au milieu trônait fièrement un piano à queue laqué blanc de la prestigieuse marque Steinway ; de part et d'autre, une paire de Nautilus blanche, enceintes signature de l'acousticien britannique Bowers & Wilkins, avait été installée avec le plus grand soin. Éden fit quelques pas pour accéder à la verrière d'atelier, éblouissant puits de lumière.



Julie rédige  
L'art du storytelling

C'est cet endroit, véritable coup de cœur pour eux, qui les avaient fait se décider à louer cet appartement, devenu leur nid d'amour qu'ils quittaient rarement tant ils se suffisaient l'un à l'autre. La pièce, dont la forme octogonale était entourée d'anciennes fenêtres ogivales, laissait entrer le timide soleil hivernal. Le charme d'antan opérait, apportant un véritable cachet à cet appartement aux volumes si typiques du début du xx<sup>e</sup> siècle. Éden pensa tout à coup que, avec le cachet de ses ventes, elle pourrait peut-être acheter cet endroit que tous deux adoraient et s'en réjouit : rendre heureux son amoureux était rapidement devenu sa priorité et elle excellait dans cette discipline. Elle aperçut la silhouette en contre-jour de son bien-aimé : il était assis face au secrétaire, tenant sa tête de sa main gauche, elle voyait sa main droite osciller délicatement au rythme de son écriture.

Éden ôta ses talons aiguilles, l'élue de son cœur ne l'avait pas entendue entrer, la voix de Nicola Sirkis entamait maintenant l'hymne de leur histoire *Trois nuits par semaine*. Elle voyait son homme battre naturellement la mesure, sans s'en apercevoir ; ce fut au début leur passion commune pour la musique qui les avait réunis. Tous deux jouaient du piano, mais lui était véritablement doué, il excellait à tout ce qu'il touchait. À mesure qu'elle avançait vers lui, elle détailla son apparence, chaque jour plus amoureuse : ses cheveux bruns venaient effleurer le lobe de son oreille, ils avaient poussé depuis leur rencontre. Le velouté de la peau de sa nuque attirait déjà Éden comme un aimant et un tatouage représentant deux signes de l'infini entrelacés, symbole de leur attachement réciproque indéfectible, parachevait cette apparence singulière et envoûtante ; il aimait brouiller les pistes quant à sa nature d'amant terriblement passionné : son physique aux traits parfaits et son allure de gendre idéal s'y prêtaient vraiment et elle sourit en songeant aux délices insoupçonnés dans lesquels il la plongeait à chaque fois qu'ils s'aimaient. Elle noua ses bras autour de ses épaules et déposa un tendre baiser au creux de sa clavicule, là où naît le cou. Elle ferma les yeux quelques instants pour humer son odeur. « Irrésistible » songea-t-elle, en rebroussant chemin vers le salon presque à regret, le laissant travailler.

En plus d'être ridiculement séduisant, il était brillant et gérait d'une main de maître les plusieurs dizaines de salariés de Huit Création, label discographique devenue la référence



Julie rédige  
L'art du storytelling

en quelques années seulement. Le diamant de la platine tournait maintenant indéfiniment dans l'ultime sillon du disque. Éden actionna le levier pour faire remonter le bras, remit celui-ci dans sa position initiale, verrouilla le dispositif, éteignit l'appareil et abaissa le capot : un jour, elle avait oublié de le remettre en place et Mario s'était allongé de tout son long sur le tourne-disque ! Elle s'affaira à ranger le disque à sa place : sa discothèque contenait nombre de vinyles classés par auteur, puis dans l'ordre chronologique de la discographie de l'artiste : Bashung, Chedid, Christine and the Queens[Lm2] , Daho, Doré, Dukas, Farmer, Valois, Willem... Elle inséra Indochine entre les autres pochettes, avant Police.

Elle s'installa au piano, joua les premières notes de *Moonlight Sonata* et son esprit commença à voguer lentement sur l'océan de ses souvenirs. Elle pensa à tout ce qui faisait d'elle la femme qu'elle était devenue, une femme de 34 ans comme il y en a tant, avec ses peurs, ses joies et ses espoirs. Elle revoyait les incroyables péripéties qu'elle avait vécues, l'exaltation de ces ivresses passées à ses côtés, le fossé qui avait ensuite crû entre eux, mais qu'elle avait, contre vents et marées, traversé : elle avait aujourd'hui une volonté de fer dans un gant de velours, grâce, ou peut-être à cause, de ce tourbillon dans lequel elle s'était volontairement jetée et qui l'avait définitivement changée ; elle n'avait jamais été aussi heureuse qu'aujourd'hui, l'homme qu'elle aimait la comblait. Elle frisait l'état de béatitude depuis qu'il était entré dans sa vie, éclairant et magnifiant son existence de sa simple présence, il lui donnait la sensation d'être invincible. Elle se leva, récupéra le manuscrit original d'*Épiphanie*, épais cahier rempli de pages où son écriture serrée dansait sur les lignes ; elle l'avait toujours gardé précieusement, véritable talisman et témoignage de sa vie passée, pour ne jamais oublier comment elle avait fini par atteindre sa destination finale, son émouvante évidence, Lui : elle sourit en détaillant la couverture. Elle tourna quelques pages et se plongea dans le récit, sereine.





Julie rédige  
L'art du storytelling

DEUX ANNÉES AUPARAVANT...

UN

« Pari perdu, pari à l'hôtel, j'avais besoin de ton épaule

Si t'es plus là, j'deviens branque

J'entends plus rien, tu me manques, j'aime plus personne. [...] »

*Pari à l'hôtel*, Étienne Daho

Lundi 7 septembre 2015 — 18 h 40 — Hôtel *Sheraton* Charles-de-Gaulle — Roissy, France.

Je relus, une dernière fois, le fatidique e-mail, hésitant encore à appuyer sur la touche « envoi ».

« Adam, je t'écris aujourd'hui, car ton comportement ne me permet plus le silence. J'adore les moments passés lovés dans tes bras, je veux qu'il y en ait d'autres. Je pèse le poids écrasant de ces mots. Je hais ce sentiment qui m'habite déjà depuis que l'on s'est laissés à Bruxelles. Bruxelles...



Julie rédige  
L'art du storytelling

Mon sixième sens est habituellement mon plus grand talent, il semblerait pourtant que mon intuition s'étiolle récemment. Que s'est-il passé après cette nuit-là ?

Où est passé mon Adam conquérant, celui qui me guidait vers la jouissance, dans un murmure, faisait fi de la distance ? Où est passé cet Adam, celui qui me chuchotait aux pâles aurores : "Je suis bien là, avec toi !" ?

Est-ce moi qui entends des propos, là où règne en maître, le silence assourdissant ? Cet Adam-là, celui que j'ai découvert, je veux le retrouver. Si j'ai mal agi, je te fais ici mon *mea culpa*.

J'ai la désagréable sensation d'avancer tel un funambule sans filet, de t'agacer lorsque je t'envoie un : "Hé, salut, j'suis là et tu me manques !" mal dissimulé dans un sms banal et vraiment foireux, tant il sonne creux.

Je prends aussi la plume pour que tu saches à quel point ton manque d'enthousiasme récent s'abat sur moi comme une rouée de coups sur un corps que j'ai toujours envie de te donner. Que même si les apparences sont hélas rarement trompeuses, il y a envers et contre tout, cette petite voix qui me chantonne à l'oreille : "Ne baisse pas les bras s'il compte un peu pour toi."

Je ne sais pas encore, dans quelle mesure tu comptes à mes yeux, mais je veux le découvrir. J'ai encore envie de sentir des papillons batifoler dans mon ventre, j'ai toujours envie de sourire béatement lorsqu'inopinément, surgissent d'improbables rétrospectives de toi et moi ; j'ai plus que jamais besoin d'être submergée par ce désir dévastateur quand je te vois ou t'entends. J'ai surtout très envie de perdre la raison lorsque l'on s'entremêle, cette osmose charnelle, c'est *nirvanesque*. Quand on est ensemble, je me sens bien, tu as une manière très singulière et personnelle de te donner. Mais quand tu disparais... J'ai l'insupportable impression de n'avoir été qu'une jolie distraction jusqu'aux prochaines retrouvailles.



Julie rédige  
L'art du storytelling

Puisque j'aborde ce sujet dans ce long monologue, parle-moi de nos retrouvailles. Est-ce qu'il y en aura ? J'ai l'amère sensation, avec cet e-mail, de sonner le glas de toi et moi.

Si tu as envie, dis-le-moi. Si l'envie s'en est allée, dis-le-moi aussi. J'ai comme toi une vie bien remplie, je rêve d'un truc léger, mais où le fil d'Ariane n'est pas complètement coupé quand tu es occupé. J'ai envie de nous garder tel un refuge, où je peux me ressourcer et te retrouver. Je tiens à mon indépendance et à ma liberté, ô combien sacrées, mais j'ai aussi besoin de sentir que je ne suis pas seule à conter l'histoire. Ce que j'éprouve quant aux instants passés avec toi est suffisamment intense pour que je fasse le dos rond en attendant que l'orage passe, je suis prête à survivre à un tsunami ou à une guerre nucléaire, car ma satanée intuition me susurre que le jeu en vaut la chandelle. Alors, si la réciproque est un tant soit peu vraie, insuffle-moi juste un peu d'énergie pour que j'y croie à nouveau, pour que j'arrête de courir derrière une furtive chimère, et je te promets que tu ne le regretteras pas.

Si ce n'est pas le cas, et que tu connais une formule magique qui m'endormirait six mois, me réveillant vierge et amnésique de toi, surtout n'hésite pas.

Voilà, nous y sommes : c'est le moment d'appuyer sur "envoyer", pardonne-moi d'avoir été si longue et sincère. Je regarde autour de moi, cet immense lit aurait dû accueillir nos lascifs ébats. Je suis seule, je songe à quel point tu me manques, et à la manière dont je te l'aurais prouvé, ce soir, en laissant libre cours à mes instincts les plus bas.

XxXxX

Éden »

Des larmes me brouillent la vue. Cette douleur sourde est désormais comme une amie, tant je suis habituée à vivre avec elle. Le temps du saut dans le vide était là, j'avais déjà reculé tant de fois, paralysée par la peur de le perdre. Il fait tellement partie de moi que je ne



Julie rédige  
L'art du storytelling

saurai jamais gérer son absence. Notre histoire défile à la vitesse de la lumière dans mon esprit, je veux un éternel épilogue à celle-ci. Mon index caresse la touche « envoi » quelques secondes puis l'enfonce.

Du fond de mon lit, un peu plus tard, j'eus la pesante sensation que les ténèbres s'abattaient sur moi, et je pleurai jusqu'au matin.

## DEUX

« Avant, avant, que dans nos mains ne soient tracées,  
ces lignes comme les nervures d'une feuille,  
où la fortune des héros vient se poser. [...] »

*Le Baiser du destin*, Étienne Daho

Lundi 20 juillet 2015 — 4 h 30 — hôtel de l'aéroport — Genève, Suisse.

Une pression sur la télécommande déverrouille instantanément les portières de mon cabriolet bmw. Je m'installe rapidement derrière le volant, mon regard survole un instant certains détails de l'habitacle. Je programme une *playlist* sur le système audio, enclenche une vitesse, et souris lorsque les premières notes se font entendre : c'est un morceau *live* de mon groupe fétiche. Je l'ai entendu chanter sur scène hier soir. Sublime interprétation réussie en partie grâce à Lui.



Julie rédige  
L'art du storytelling

Lui, c'est Adam. Musicien émérite et encensé, il accompagne à la guitare Barnabé le chanteur star du groupe les Regit. Adam, physiquement, c'est un sortilège : silhouette androgyne et virile, regard languide, ode triomphante à la gloire d'une sensualité débordante. Dès qu'il commence à jouer, déferle sur scène une tension charnelle, son pouvoir magnétique décuplé offre une apothéose visuelle et acoustique. Je souris à mon reflet dans le rétroviseur intérieur et interromps ma manœuvre quelques secondes pour le mode *repeat*.

En sortant du parking sinistre de cet hôtel d'aéroport glauque, la voix désincarnée du gps m'annonce que j'atteindrai ma destination en vingt-huit minutes. « Parfait », dis-je en mon for intérieur. Mon allemande avale les kilomètres, le son délivré par les haut-parleurs blam est cristallin, j'aperçois une étoile filante, tout va bien... Mon esprit vogue lentement vers le passé, là où précisément tout a commencé : la salle Paloma, dans la jolie cité de Nîmes il y a environ huit mois... Et maintenant, ici, je roule vers Lui ! C'est une histoire grandiose dont je me remémore les détails, agréablement étonnée par mon audace et mon culot. La musique défile invariablement quand, brusquement, une voix m'ordonne de quitter l'autoroute direction Divonne-les-Bains. Je suis un brin agacée par le ton autoritaire de Monsieur gps et me moque de lui à haute voix :

« Mon cher, je ne reçois jamais d'ordre, sauf peut-être dans mon lit ! »

J'éclate de rire à cette pensée polissonne et me concentre à nouveau sur la chanson. J'aperçois enfin ma destination après la frontière. C'est un petit château surplombant fièrement les alentours, flanqué de tourelles évoquant des symboles phalliques.

« Décidément, je suis poursuivie ! » pensais-je, en souriant. C'est après un échange épistolaire prometteur que j'ai sauté dans ma voiture pour rejoindre Adam à son hôtel.



Julie rédige  
L'art du storytelling

iMessage — Adam

« Le lit est immense, ce serait pécher que de dormir seul dedans ! »

iMessage — Éden

« Et quelle est donc l'adresse exacte de ce lieu de perdition ? »

Il ne m'en aura pas fallu plus... Les instants passés ensemble après le concert puis les messages échangés ont eu raison de ma ligne de conduite. Et puis... *yolo (you only live once)* on ne vit qu'une fois ! Je passe l'imposant portail aux armoiries dorées, alors que retentissent les dernières notes de musique.

Je jette un coup d'œil critique à mon reflet dans le rétroviseur et je suis rassurée : j'ai les pupilles dilatées par l'envie. La bouche rougie à force de la mordiller : je n'avais cessé de la triturer, à la lecture, les yeux écarquillés, de la prose d'Adam, très crue ! Mes cheveux brillent, et mon bronzage estival a gommé la fatigue des dernières heures.

Je déconnecte mon iPhone du système hi-fi. Subitement, j'ai peur et je frissonne. En vérifiant l'heure sur l'écran du smartphone, je lis aussi le titre de la chanson qui m'a accompagnée durant le trajet : *Astre de minuit*. Ce leitmotiv résonne en moi, je lève la tête vers le ciel, et prie, tel un gladiateur avant de pénétrer dans l'arène. Je prie, pour que Lui, Adam, devienne l'astre de mes nuits.

TROIS



Julie rédige  
L'art du storytelling

« Reste debout près de moi,  
mon enfant pop sacré,  
pour que ma joie demeure. [...] »

*Satori Pop Century*, Étienne Daho

Mercredi 3 décembre 2014 – 19 h 45 — salle Paloma — Nîmes, France.

C'est sous des hallebardes de pluies diluviennes que j'arrivai à Nîmes avec mon Jules du moment, Charles. Après six ans d'absence, mon groupe rock bien-aimé, les Regit, faisait son retour sur scène, défendant un album déjà culte. La version *live* du dernier opus, plus brute, était sortie le mois dernier et j'adorais les arrangements ! C'était donc dans une atmosphère festive que Charles et moi avons fait le trajet depuis Cannes, notre lieu de villégiature, jusqu'ici, en moins de trois heures.

« Waow, ça caille ici ! dis-je en quittant presque à regret le confort douillet de la berline.

– À l'intérieur, il fera bon », répondit Charles platement.

Moi, Éden, ai une vie intérieure très riche : mon imaginaire est peuplé de licornes aux couleurs chatoyantes, de chats doués de paroles, de soleil constant et de notes de musique. Mes amis me décrivent comme une jeune personne fantasque, insouciante, vive et sensible,



Julie rédige  
L'art du storytelling

parfois grave dans les épreuves de l'existence. Charles, lui fait preuve de prosaïsme, sa vision manichéenne de la vie et son étroitesse d'esprit me donnaient récemment l'envie de filer à l'anglaise. Le binaire, très peu pour moi ! Notre couple, vieux seulement de quatre mois, ne passerait pas l'hiver : cette sentence me contrariait, car lors de notre rencontre, je crus un instant avoir trouvé « le bon ».

Ma grand-mère, Hélène, d'une gentillesse rare et d'une finesse d'esprit remarquable, avait répondu un jour, à ma sempiternelle interrogation :

« Mamie, comment le saurai-je, que c'est Lui, l'homme de ma vie ?

– Tu le sauras, ma chérie, ne te tracasse pas. »

Depuis ce jour, avec ces propos gravés dans ma mémoire, je cherchais en moi, à chaque rencontre importante, cette fameuse évidence qui tardait à se manifester. À 31 ans, je suis de l'avis de tous, une belle fille. Je dis fille, car ma silhouette déliée me rajeunit de quelques années. Je suis grande, mes cheveux bruns tombent en cascade dans mon dos, mes yeux en amande couleur ambre rappellent ceux d'un félin. J'étais d'ailleurs destinée à me prénommer Ambre, mon second prénom : mon père, submergé par l'émotion et la joie, s'est trompé en déclarant ma naissance à la mairie de Cannes ! Je m'appelle donc Éden Ambre Sharp. Ma mère dit souvent que cette anecdote est la principale raison du divorce précoce de mes parents. Pieux mensonge d'une mère bienveillante qui cache sans doute une réalité plus douloureuse, dont je n'ai toujours pas connaissance.

Malgré l'état peu amène de notre relation, Charles semblait content d'assister au concert et mon enthousiasme débordant atteignait son paroxysme à l'approche de l'événement ! En contournant l'édifice à la sortie du parking, on apercevait la file d'attente, déjà longue, qui serpentait devant l'entrée de la salle.





Julie rédige  
L'art du storytelling

« Tu vois, je te l'avais dit, on aurait dû partir plus tôt ! dis-je en constatant que, pour être au plus proche de la scène, en bas, dans la fosse, il allait falloir ruser.

– Pour t'entendre geindre qu'il fait froid ? Mais je te connais, toujours pleine de ressources, tu vas réussir à te faufiler », m'asséna Charles, sur un ton obtus.

Je n'assiste pas à un concert pour passer mon temps le postérieur sur un siège et attendre que cela se passe, si je veux faire cela, je reste chez moi ! pensai-je en aparté. Sa désinvolture m'avait peinée autrefois, mais je m'étais habituée à ses remarques perfides et son venin ne m'atteignait plus. Avant qu'il ne termine sa phrase, je m'étais accroupie pour resserrer mes lacets. Je portais des Doc Martens au genou, certes lourdes, mais qui me permettraient de courir sur le sol humide, au moment opportun. J'en profitai pour fouiller dans ma besace Burberry à la recherche des billets. Je tiens mes origines britanniques de ma grand-mère paternelle et ayant vécu à Londres, je porte souvent cette marque aux motifs élégants caractéristiques. Je confiai son billet à Charles en lui exposant mon plan :

« Quand ce sera notre tour, je vais courir pour doubler ceux qui marcheront. Prends ton temps et appelle-moi une fois à l'intérieur si tu ne me trouves pas.

– Tu vas encore te faire remarquer : les gens ont patiemment attendu, et toi, tu vas leur passer devant ? me questionna Charles, sa voix pleine de désapprobation.

– Je ne compte bousculer personne : de toute façon, je ne pense pas être la seule à courir !

– Peu importe, là n'est pas la question. Fais comme tu veux cela m'est égal, m'asséna Charles avant d'extraire de sa poche son téléphone qui vibrait. C'est le boulot, je dois décrocher.



Julie rédige  
L'art du storytelling

– Oui, bien sûr. »

J'observai Charles, qui s'était éloigné de quelques mètres, à la dérobée ; il semblait contrarié par la tournure de la conversation. Il est le commandant de bord d'un jet privé basé à l'aéroport de Cannes, sa vie professionnelle palpitante l'emmène aux quatre coins de l'Europe et du Moyen-Orient. Il est grand et mince même si ses accès de boulimie nocturne lui confèrent une légère bedaine qui alourdit sa ligne. Il doit sa silhouette athlétique à la pratique du tennis, il y joue tous les jours lorsqu'il est en repos. Ses cheveux bruns virent au poivre et sel sur les tempes, ses yeux marron et sa barbe de trois jours font de lui le parfait cliché du baroudeur. À notre rencontre, il ne m'avait pas plu physiquement, mais j'avais été séduite par son caractère affable, sa culture cosmopolite, et bon an, mal an, j'avais fini par accepter cette apparence. Il avait pourtant un succès fou auprès des femmes : le prestige de l'uniforme et l'autorité innée sans doute.

La foule commençait à s'agiter, et se mouvait vers les barrières déplacées par les vigiles pour accéder à la salle. Notre tour arriva et dès que je récupérai mon billet tamponné, je me mis à courir. Il me fallut une vingtaine de secondes pour pénétrer dans le hall et arriver devant la double porte battante. Avant d'entrer, je remarquai que la plupart des spectateurs s'étaient agglutinés au bar et commandaient des apéritifs dans un joyeux vacarme. La barmaid répétait chaque commande en la commentant de sa voix à l'accent chantant du sud. C'était de bon augure : une ambiance chaude dans le public dopait la performance des artistes et y ajoutait une belle énergie positive !

J'avais réussi mon coup, j'étais au premier rang, à gauche d'un groupe de femmes qui devaient approcher la quarantaine. Les quatre amies étaient ravies d'être là, cela se voyait et s'entendait ! Je souris en songeant que la musique adoucit les mœurs, rapproche les gens de tous horizons, abattant parfois des murailles. Je demandais à l'une d'entre elles, à côté de moi, si elle voulait bien garder ma place et ma besace pendant que je me rendais aux toilettes.



Julie rédige  
L'art du storytelling

Mon interlocutrice était en réalité une jeune femme, bien plus jeune que moi ! Elle portait les cheveux courts, et son regard vif pétillait.

« Oui, bien sûr ! Entre fans on s'entraide ! Je m'appelle Gwenaëlle, mais je préfère largement Gwen, et toi ?

– Éden. Merci, c'est vraiment gentil. Je vous rapporte quelque chose du bar ?

– Ah oui, bonne idée ! Je veux bien de l'eau s'il te plaît. »

Les autres filles du groupe s'étaient retournées et toisaient l'intruse que j'étais avec réprobation. Ce genre de situation est devenue monnaie courante : les hommes sont tout sourire, tandis que les femmes marquent leur territoire et expriment leur jalousie à coups de remarques acerbes lorsqu'elles ne m'ignorent pas. « C'est le tribut à payer lorsque l'on a ta beauté, Éden » m'a répété ma mère des centaines de fois. Rien n'y faisait, j'étais toujours attristée par ces réactions. Je suis revenue avec plusieurs bouteilles d'eau différentes : plate, aromatisée, gazeuse. Je pensai que ces modestes offrandes feraient leurs petits effets sur les amies de Gwen. Je n'eus droit qu'à un « merci » prononcé du bout des lèvres et un hochement de tête à peine perceptible.

« Alors, raconte-moi ! Tu es fan des Regit depuis longtemps ? Je veux tout savoir ! »

Je la trouvai chaleureuse, j'étais contente d'avoir trouvé une acolyte pour cette soirée.



Julie rédige  
L'art du storytelling

« Mes parents les aimaient déjà beaucoup, j'ai toujours été bercée par l'univers du groupe ! Finalement, aujourd'hui, cela n'a pas tellement changé !

– Moi, cela fait une quinzaine d'années ; je travaille dans un collège, mais c'est alimentaire : je suis musicienne, j'espère un jour pouvoir vivre de mon art ! »

J'admirais sa candeur : elle partageait ce rêve avec des milliers d'autres musiciens, qui, du fond de leurs locaux de répétitions, fantasmaient eux aussi sur leurs carrières utopiques. Je lui souhaitais sincèrement d'y arriver.

La salle s'était remplie en quelques minutes, l'effervescence dans le public était palpable. Je tentais de repérer Charles dans la foule, en vain. Je vérifiai les appels sur mon iPhone, il n'avait pas essayé de me joindre. La batterie était faible, j'eus l'idée d'activer le mode avion. Ce n'était certes pas très délicat, mais je voulais profiter de ce concert sans sentir les mains de Charles sur mes hanches ni son souffle tiédasse dans ma nuque. Notre vie intime, devenue à peu de chose près nulle, nous avait laissés gauches et pétris de ressentiment. Nos contacts physiques s'étaient peu à peu réduits à peau de chagrin ; j'avais oublié la sensation que procure un baiser profond, ou le corps d'un homme collé au mien...

Les lumières s'éteignirent, laissant place au décor stroboscopique de la scène. En une fraction de seconde, les musiciens prirent place et c'est sous un torrent d'applaudissements que Barnabé, le chanteur des Regit, fit son entrée. La chanson ouvrant le show promettait un concert mémorable, le public scandait le nom de Barnabé. Le son brut de la guitare électrique attira mon attention : l'homme qui en jouait avait le charisme du malin : une silhouette longiligne, des cheveux châtain mi-longs, une bouche charnue ; ses yeux étaient dissimulés par des lunettes teintées, mais j'arrivai à distinguer son regard lorsqu'il s'approcha du bord de scène : un regard perçant, envoûtant, couleur noisette. J'étais foudroyée, une chaleur nouvelle inondait mon ventre, sensation depuis longtemps enfouie. Je ne voulais pas le quitter des yeux, au risque d'en perdre la moindre miette. Mon regard glissait sur ses mains, fines, aux longs doigts qui couraient sur les cordes. Ses hanches bougeaient au rythme de la mesure qu'il battait de son pied droit. Ce va-et-vient suggestif m'hypnotisait, j'entendais mon cœur battre au diapason dans mes tempes. Le concert, pourtant long de près de deux heures passa pour moi en un éclair.



Julie rédige  
L'art du storytelling

Le public, conquis, ovationnait Barnabé, Adam, Lorenzo et... L'ultime rappel se déroula après de longs applaudissements, litanie dont se nourrissent tous les artistes. Barnabé salua longuement, souriant et détendu, accompagné de ses musiciens. En pleine lumière, l'objet de ma convoitise, cet homme que je ne connaissais pas, était encore plus désirable. Il devait avoir mon âge et ne portait pas d'alliance.

« Alors, c'était d'enfer non ? m'apostropha Gwen.

– Prodigieux, même ! J'en ai encore le souffle coupé ! répondis-je, toujours subjuguée.

– J'ai vu cela ! Je t'ai parlé plusieurs fois, mais tu étais tellement absorbée !

– Tu m'as parlé ? Excuse-moi, je ne t'ai pas entendue ! »

J'avais le sentiment d'avoir vécu un événement intense, un moment dont je me souviendrai longtemps durant, le genre de moment qui vous change, vous et votre vie, à jamais.

« Ah, enfin, te voilà ! Je t'ai appelée, tu es injoignable ! Comme d'habitude, tu n'as encore plus de batterie, je présume ? » me demanda sèchement Charles, surgissant des gradins, tel un diable sortant de sa boîte.

Vite, vite, trouver quelque chose à dire, n'importe quoi !



Julie rédige  
L'art du storytelling

« Non, excuse-moi, j'ai voulu économiser la batterie pour prendre un maximum de photos ! J'ai activé le mode avion.

– Tu aurais dû m'appeler, ce n'est pas correct !

– Encore une fois, pardonne-moi, j'ai pensé que ton appel professionnel s'éterniserait : tu semblais contrarié, je n'ai pas voulu en rajouter, je suis désolée.

– Quel appel professionnel ?

– Celui que tu as reçu, avant le concert, dehors, c'était bien ta ligne professionnelle, non ? demandai-je, circonspecte.

– Ah ! Oui, rien d'important », lâcha-t-il, soudainement embarrassé.

Je me tournai vers Gwen qui avait forcément entendu l'échange. Elle semblait gênée, regardait ailleurs.

« Gwen, je te présente Charles, mon ami. Charles, voici Gwen, une admiratrice des Regit.

– Salut Charles ! Je suis contente de te rencontrer ! s'empressa de dire Gwen, avec un sourire enjoué.

– Bonsoir, Gwen. Moi de même. »

Le regard interloqué de Gwen en dit long. Je me sentais penaude de la raideur de Charles, comme si elle m'était imputable.



Julie rédige  
L'art du storytelling

« Tu as un compte Facebook ? demandai-je à Gwen, tentant de faire diversion.

– Oui, je t’ajoute immédiatement ! »

Je sortis mon iPhone de ma besace et ouvris l’application après avoir désactivé le mode avion.

« Voilà, demande acceptée ! »

Cette fille me plaisait, on se ressemblait dans notre spontanéité, même si elle était plus sociable, manifestement, que moi. Ses amies observaient Charles religieusement, je le vis se redresser, et rentrer le ventre. Voilà ! Bientôt le paon ferait la roue à la grande joie des femelles qui se pâmeraient devant lui !

« Montre-moi les photos que tu as prises », m’ordonna Charles, sa main tendue, attendant que j’y dépose l’appareil.

Je décidai de lui donner, comme un acte de rébellion, une preuve irréfutable de mon mensonge effronté, car trop concentrée sur le charme de l’homme sublime sur scène, je n’avais en l’occurrence pris aucune photo. La dispute houleuse qui s’ensuivrait ferait un prétexte parfait, justifiant notre rupture imminente, presque déjà consommée. Délestée mentalement de ce poids, je me tournai vers la scène juste à temps pour entrevoir la silhouette de mon apparition disparaître en coulisses. Son aura solaire m’avait catapultée, sans escale ni billet de retour dans la stratosphère et je n’avais aucune intention de redescendre sur Terre.



Julie rédige  
L'art du storytelling

## QUATRE

« Madame rêve ad libitum

Comme si c'était tout comme

Dans les prières

Qui emprisonnent et vous libèrent. [...] »

*Madame rêve, Alain Bashung*

Lundi 20 juillet 2015 – 5 heures — domaine de Divonne — Divonne-les-Bains, France.

Je pénètre dans l'hôtel, et remarque l'atrium, superbe, pavé de marbre. Les fauteuils en cuir havane et les lustres anciens confèrent au lieu une note chaleureuse et distinguée. Il n'y a personne à la réception, le personnel s'affaire sans doute à préparer le petit déjeuner délicieux et pantagruélique qu'offre ce type d'établissement. À ma droite trône l'escalier à double révolution en marbre d'époque qui dessert les étages. Je monte les marches quatre à quatre et m'arrête au deuxième palier. Sous mes pieds s'enfonce un épais tapis aux tons bordeaux. Je reprends mon souffle, tente de calmer les battements de mon cœur : un sentiment d'urgence me pousse à chercher la porte de la chambre 221. Je chasse de mon esprit cette pensée : et si je m'apprêtais à commettre un acte qui changerait à jamais ma vie ? J'avais instigué ce jeu de séduction, chasse primitive, comme à l'accoutumée : j'ai commencé





Julie rédige  
L'art du storytelling

par mener la danse, mais quelque part entre deux concerts et un e-mail espiègle j'ai perdu la tête. La tentation est trop forte, j'entends les sirènes de la luxure chanter à mes oreilles leurs mélodies grisantes, l'adrénaline a affûté mes sens et je veux plus reculer ; j'ai atteint l'instant magique, le point de non-retour où le désir sombre et tout-puissant occulte le reste. Je tape discrètement à la porte. Les secondes s'étirent, telle une éternité. Je cligne des yeux à plusieurs reprises, je suis éveillée depuis vingt-quatre heures, seuls les nerfs me portent.

Enfin, la porte s'ouvre. Je plonge mon regard dans le sien, ses traits à l'expression sans équivoque s'impriment sur ma rétine. Tous les voyants virent au rouge : ma conscience m'envoie un signal d'alarme strident jamais entendu auparavant. J'ignore toutes les mises en garde que mon corps me transmet, je suis envoûtée. Quelqu'un a dit un jour que les yeux étaient le miroir de l'âme. Je perçois dans les siens le désir décuplé par l'attente, des pulsions inavouables, mais aussi une surprenante ingénuité. Je fais quelques pas, il me déshabille du regard, en silence. Je hume son odeur et l'observe : il a l'air fatigué, mais enchanté et à la fois surpris de me voir, comme s'il ne m'attendait plus.

« Bien... Tu es finalement là !

– Oui, en effet. »

J'ai passé plusieurs heures avec lui, après le concert, à siroter du champagne, accoudée à un bar bondé. C'est la première fois que j'entends sa voix dans un contexte feutré. Sa tessiture grave et suave me fait penser à un chat somnolent qui s'étirerait au soleil. Il s'exprime lentement, comme s'il s'imprégnait des mots avant de les prononcer. Je n'ai pas envie de parler, je veux l'écouter, silencieuse, bercée par la mélodie qui fait se mouvoir ses lèvres entrouvertes.



Julie rédige  
L'art du storytelling

Je m'assois sur le lit, sans un mot, le suivant des yeux : il porte un tee-shirt rayé et un boxer noir. Il s'approche de moi, s'accroupit et tout en soutenant mon regard, entreprend de défaire, au ralenti, les lacets de mes Doc Martens. Lorsque mes pieds sont libérés, il pose l'une de mes chevilles sur son épaule et lèche ma peau. Son regard provocant, moqueur même, car j'ai viré à l'écarlate, m'embrase. En quelques secondes, je suis debout et je l'attire contre moi. Ma bouche dévore la sienne, mes doigts fourragent dans ses cheveux, mon cerveau est noyé par le désir. Il a un goût enivrant, mélange de tabac, de houblon et de sucre, une saveur unique. Ses mains emprisonnent mes hanches, nous basculons à l'horizontale ; je sens son poids sur moi, les os saillants de son bassin contre mon ventre. Toutes ces semaines passées dans l'expectative ont exacerbé mes sens et je n'ai désormais qu'une idée en tête : qu'il me prenne, qu'il me malmène, qu'il m'adoube telle sa reine, nouvelle en son royaume. Mes mains, entravées par les siennes, finissent par se libérer, pour se frayer un chemin sous l'élastique de son boxer. Il m'interrompt, se redresse, son regard perçant est rivé au mien.

« J'ai des principes, jeune fille ! Un regard fripon anime ses traits. Je ne cède jamais le premier soir ! »

Je m'entends rire moi aussi, nerveusement. En proie au doute, je me suis un instant demandé, frustrée, s'il allait me laisser comme cela ! Il m'embrasse alors dans le cou, une main retient à nouveau les miennes, l'autre caresse l'intérieur de ma cuisse. Il mordille maintenant mon oreille, son souffle me fait tressaillir, mon corps se cambre involontairement lorsqu'un frisson me parcourt de haut en bas.

« Ne bouge pas ! »



Julie rédige  
L'art du storytelling

Le timbre de sa voix a changé : il est plus rauque, presque animal. Sa respiration s'accélère, le désir enfle. Je suis directive en général, mais dans un lit j'aime être à la merci de celui avec qui je partage ma nuit. Je le fixe avec un air de défi et m'arque pour que mon pubis frotte la protubérance apparue chez lui. Il fond sur moi et mord ma clavicule, je grogne, lui donnant mon assentiment. Il y a un je-ne-sais-quoi conquérant, presque guerrier dans sa façon d'accaparer tout mon être, ses gestes habiles me font sombrer dans une faim de lui insatiable. J'abandonnerais tout ce que j'ai pour qu'il s'enfonce en moi, mes mains rêvent de s'aventurer sur sa peau...

« Adam ?

– Oui ?

– Baise-moi.

– Cela ne marche pas comme ça, c'est moi qui vais faire de toi ce que je veux cette nuit », continue-t-il en déboutonnant mon short en jean.

Il m'attrape par la main, me fait lever et marcher quelques pas. Nous sommes devant la porte-fenêtre de la terrasse : la lueur blême de l'aurore éclaire son visage d'un jour nouveau. Il a quelques rides au coin des yeux, le regard alangui, la moue boudeuse.

« Je veux me souvenir des contours exacts de ton corps. Chaque courbe, chaque creux, chaque repli. Je veux me rappeler à quel point tu m'excites quand tu seras loin. »



Julie rédige  
L'art du storytelling

Je suis abasourdie par ses propos : depuis le début de notre aventure, je crée des images mentales, clichés sublimes de lui, photothèque secrète. Je veux moi aussi, *ad vitam aeternam*, me remémorer tout ce qu'il aura suscité en moi : je me sens tellement vivante, rien n'est impossible, j'irradie, épanouie comme jamais. C'est à ce moment précis que je comprends que je suis follement et immuablement amoureuse de lui. Cette prise de conscience alimente la brèche salace qu'il a ouverte en moi, car avant lui, je n'ai jamais ressenti cela. Il commence à me déshabiller : il fait passer mon débardeur blanc au-dessus de la tête, la fermeture éclair de mon short est descendue, le vêtement tombe à mes chevilles. Il s'éloigne toujours en tenant ma main. J'enjambe le tissu resté sur la moquette bordeaux, il me dévisage sans répit.

« Tu es très belle Éden. »

Il me fait tourner sur moi-même, je porte de la dentelle rouge et, sur mon corps bronzé, je sais que cette couleur fait son effet.

« Tu me plais aussi Adam.

– Je vais adorer te pilonner, et toi, tu vas supplier de ne jamais m'arrêter. »

Ces mots, crus, prononcés par celui qui m'obsède depuis des mois, me font basculer. Ma main glisse dans son boxer, je caresse la peau de son ventre. Sur le lit, il ferme les yeux, je le chevauche, ses paupières tressaillent de surprise : je l'ai débarrassé de ce sous-vêtement, cet ultime rempart entre nous. Son membre, ithyphallique, se dresse, magistral, telle une flambante chandelle. Il est colossal, préambule royal et obscène aux plaisirs à venir.



Julie rédige  
L'art du storytelling

Ma main enserre ce gourdin, je décris de lents va-et-vient. Il pose lui aussi sa main, m'accompagnant dans ce ballet sacré, nos mains conjointes ne suffisent pas à couvrir ce sexe long et glorieux : j'imagine déjà cette lame de fond déferlant en moi, m'envahissant et me remplissant, me mettant en orbite autour sa virilité. Je suis très excitée, je prends la main d'Adam et la guide jusqu'à ma fente trempée, pour qu'il sente, lui aussi, mon trouble. Nous nous allongeons face à face, chacun caresse l'autre, nos regards sont aimantés. Il est nu, offert, presque vulnérable ; sa peau opaline se fond dans le blanc des draps soyeux et personne ne m'a jamais autant excitée. Il est très mince, son corps androgyne est gracile, son torse imberbe. Il y a quelque chose de paradoxal entre cette silhouette adolescente et ce sexe interminable, épais qui émerge d'une toison virile. Je plonge mon visage dans celle-ci, je me délecte des effluves merveilleux et délicats de sa peau. Ma bouche joue subtilement parfois, goulûment souvent, longuement surtout avec ce fruit jusqu'ici défendu. Dans un grognement il m'attire à lui et emprisonne ma bouche de la sienne : c'est un baiser avide et impatient, comme s'il voulait me marquer de son empreinte. Une main libère mes seins de leurs carcans, sa bouche torture ma peau si fine à cet endroit, je me cambre sous la sensation.

« J'aime tes seins », dit-il dans un souffle.

Je retire le peu de vêtements qu'il me reste. Un ouragan s'est levé en moi, je souhaite que cette nuit dure à jamais. La dernière chose que je vois avant de m'abandonner, ce sont les timides rayons du soleil qui percent à travers les lourds rideaux de cette chambre 221 du *Grand Hôtel* de Divonne, comme pour me rappeler que, dehors, la Terre continue de tourner. En revanche pour moi, le temps s'est arrêté.

J'ai cru entendre des rires et plusieurs voix, dans le couloir, au moment où je poussais le premier cri d'un orgasme sans fin : je perds le nord tandis qu'Adam poursuit son odyssée



Julie rédige  
L'art du storytelling

homérique vers le sud de mon anatomie. J'atteignais le seuil de l'Empyrée lorsque sa bouche, gourmande, se colla à mon intimité.

## CINQ

« Tu fais *mea culpa*,

Non, mais tu te fous de moi,

À faire ce que tu peux

Avec ce que t'as pas. [...] »

*La Vie continuera*, Étienne Daho

Samedi 10 janvier 2015 – 20 h 10 — *Le Repère* — Mandelieu, France.

« Elle ne devrait plus tarder, Marie est ponctuelle, expliquai-je à Charles pour le calmer.

– Déjà qu'elle n'a pas daigné se montrer à la fête que tu as organisée pour la Saint-Sylvestre, elle pourrait au moins être à l'heure !

– Je te l'ai déjà expliqué cent fois : Jean lui a encore fait un coup pendable, elle n'était plus d'humeur à faire la fête, voilà tout ! Il n'y a pas mort d'homme, si ?

– Sortir avec un homme marié aussi, quelle idée ! Ton amie est très légère Éden : elle est en partie responsable de ce qu'il lui fait subir, fit Charles, sentencieux.



Julie rédige  
L'art du storytelling

– Peut-être, mais ce n'est pas à nous d'en juger et cela reste un vaste débat. »

Pourquoi fallait-il constamment que Charles voie tout en noir ? Il ne connaissait même pas encore Marie, ma plus proche amie : c'est une jeune femme mondaine, elle s'occupe de l'événementiel du palais des Festivals de Cannes, et parraine aussi le comité local du Lion's Club. Elle s'y investit, soutenant les œuvres de charité, ne perdant néanmoins pas de vue son objectif final : elle compte un jour ouvrir son agence d'impresario et cherche à se constituer un carnet d'adresses prestigieux.

« Excusez-moi ! Il y avait un monde fou pour entrer sur l'autoroute ! » s'exclama Marie, essoufflée d'avoir couru depuis le parking.

Elle est menue, blonde aux yeux couleur lagon. Elle accentue cette blondeur tous les mois grâce à un balayage californien, parcimonieusement appliqué par son coiffeur, parce que « sinon, vois-tu, cela fait trop pétasse ! » Cette phrase, c'est tout à fait Marie : sous ses airs de jeune fille de bonne famille à l'élégance innée, se cache quelqu'un de moderne, d'épicurien et à la malice souvent désarmante. Lors d'une pendaison de crémaillère, il y a quelques années, Marie avait étonné son monde. Il était tard, le champagne avait désinhibé les invités qui discourraient allègrement du plus ancien sujet du monde, le sexe. Chacun y allait de son anecdote grivoise quand mon ami Pierre fit remarquer à Marie qu'elle restait bien silencieuse. Elle caressa alors lentement d'une main gracile sa chevelure, s'éclaircit la voix, et, tout en fixant Pierre dans les yeux, déclara :

« Mais... Ce n'est pas parce que je ne dis rien que je n'ai pas envie de me faire sauter ! »



Julie rédige  
L'art du storytelling

Cette phrase prononcée par une fille ensorcelante au visage mutin fit tomber en adoration toute l'assemblée masculine ! Je me levai et incitai Charles à m'imiter pour faire les présentations.

« Marie, je te présente Charles ; Charles, voici Marie, ma meilleure amie ! »

Marie lui déposa un baiser sonore sur chaque joue et je pus constater qu'il s'était calmé, probablement parce que Marie était si belle qu'on lui pardonnait tout. Le dîner se déroulait bien jusqu'à ce que mon amie demande :

« Alors, les amoureux, le mariage, c'est pour quand ? »

Marie considérait le mariage comme une consécration, le Saint Graal d'une vie de femme accomplie. C'était son obsession tout comme l'était la maternité : elle collectionnait méticuleusement les photos de robe de mariée qu'elle pensait porter le jour venu dans un épais classeur rose et blanc, prêt à exploser. Des larmes mouillaient ses yeux lorsqu'elle croisait une femme enceinte ou avec un bébé dans les bras et connaissait par cœur les dernières innovations en termes de poussettes tout-terrain, de biberons connectés et autres sièges auto compliqués. Pour ma part, j'estimais que le mariage permettait aux gens qui s'aiment vraiment de le crier à la face du monde. J'imaginai aussi que, après une grosse engueulade, il était sans doute plus facile de retourner vers l'autre après s'être remémoré les détails de la cérémonie, ceux qui vous avaient convaincu de pousser un grand : « Oui ! ».





Julie rédige  
L'art du storytelling

Aussi loin que je me souviens, je n'avais jamais eu de désir d'enfants : j'apprécie leur compagnie rafraîchissante, mais pas au point d'en avoir moi-même. J'avais, comme tout le monde ici-bas, entendu des histoires glaçantes d'accouchement qui m'avaient rendue nauséuse tant les détails explicites sonnaient douloureux ! J'avais aussi assisté à l'éclatement de plusieurs couples suite à la venue d'un enfant : rajouter une personne, dépendante de vous, dans un couple demande forcément d'innombrables ajustements.

« Éden et moi allons nous marier à la fin de l'été.

– félicitations ! » hurla Marie en contournant la table pour m'étreindre.

... Avais-je raté un épisode ? Charles et moi allons nous marier ? Mais sur quelle planète vivait-il ?

« Où est ta bague ? Montre-moi la bague ! Écoutez, vous tous : Éden, ma meilleure amie, va se marier ! » lança Marie à la cantonade, exaltée.

Les gens dans la salle, pleine, comme tous les samedis soir, applaudissaient, souriaient ou levaient leurs verres dans notre direction. Un serveur débarqua avec trois coupes de champagne.

« Félicitations, Mademoiselle, félicitations Monsieur ; vous pourriez tout à fait célébrer votre union ici, nous proposons d'ailleurs plusieurs formules très intéressantes ! » dit-il en glissant à Charles une carte de visite.



Julie rédige  
L'art du storytelling

Le business n'attend pas ! Je bouillais, et retirai rapidement ma main lorsque Charles essaya de la prendre.

« Le 26 septembre sera parfait ; c'est la date de notre anniversaire », poursuivit Charles.

Parce qu'il croyait réellement que nous formerions encore un couple d'ici là ? J'avais décidé, dans la voiture, sur le retour, juste après le concert des Regit à Nîmes, de laisser passer les fêtes de Noël, moment que j'attendais chaque année avec une impatience enfantine, et de le quitter ensuite. Je lui annoncerai calmement, même si j'étais persuadée qu'il s'en doutait, nous ne partagions vraiment plus rien depuis ce soir-là.

« Ce n'est qu'une vague idée parmi tant d'autres, ne nous emballons pas ! » m'empressai-je de dire, sèchement.

Marie me connaissait depuis une quinzaine d'années : elle avait senti le vent se lever et m'offrit une échappatoire momentanée.

« Éden, j'ai besoin d'aller me rafraîchir. C'est immense ici, tu m'accompagnes ?

– Avec plaisir ! Charles, excuse-nous. »



Julie rédige  
L'art du storytelling

Je me levai avec brusquerie, la chaise resta un instant en équilibre avant de basculer vers l'arrière, tombant sur le sol bruyamment.

« Éden, tiens-toi correctement s'il te plaît !

– Quoi ? Je t'embarrasse, sans doute ? Je ne suis pas la parfaite petite femme que tu rêves d'épouser ? »

Je me dirigeai d'un pas rapide vers les toilettes, Marie sur les talons, laissant Charles pantois, mais stoïque, ramasser la chaise en souriant aux gens piqués de curiosité qui l'observaient, alertés par le bruit.

« Je vais finir par le tuer si cela dure une journée de plus ; tu seras obligée de m'apporter des oranges à la prison de Grasse ! explosai-je après avoir verrouillé la porte derrière nous.

– Mais enfin Éden, explique-moi, qu'est-ce qu'il se passe ? me pressa Marie, la curiosité visible dans ses grands yeux expressifs.

– J'ai décidé de quitter Charles à la mi-décembre, je prévoyais de le lui annoncer dans quelques jours et lui il dit qu'on va se marier ! Comment peut-il envisager une chose pareille ? C'est surréaliste et délirant : on ne s'entend plus, on ne fait plus l'amour depuis des mois, nous n'avons rien à nous dire et aucun point en commun !

– Attends Éden, réfléchis un peu : à nos âges c'est normal d'aborder le sujet du maria...



Julie rédige  
L'art du storytelling

– Ah, Marie, par pitié change de disque ! Ce n'est pas le rêve de toutes les femmes de devenir Madame Tartempion et de faire des enfants à tout va !

– Calme-toi ; ce que je veux dire c'est que vous en avez sûrement discuté, et suite à un malentendu, il croit que tu veux bien l'épouser. Essaie de te souvenir... »

Je fouillai les méandres de ma mémoire et, en effet, une conversation me revint.

« Avant Noël il m'a parlé d'une histoire d'impôts. Il a dit que, comme je ne travaillais pas en ce moment, il pourrait me déclarer comme personne à charge : il estimait que ce serait intéressant pour lui.

– Oui, ça l'est, mais cela le deviendrait plus encore si tu étais sa femme. Il a dû te l'expliquer aussi ?

– J'en sais foutrement rien Marie ! Je n'écoute qu'à moitié lorsqu'il me parle, ses propos sont chiants à mourir ! J'ai dû répondre : "Oui, pourquoi pas" comme un automate, crachai-je, exaspérée.

– Eh bien voilà ! Il a pris cela pour un oui et vous considère comme fiancés. Méfie-toi Éden, il sait d'où tu viens, il a vu dans quelle famille tu es née...

– Plutôt crever que de l'épouser ! Il est rébarbatif, suffisant, il critique tout et tout le temps, je déteste jusqu'à l'odeur de sa peau.

– Mais, alors, pourquoi l'avoir laissé s'installer chez toi ? me questionna une Marie bienveillante, mais interloquée tandis qu'elle mesurait l'ampleur du borbier dans lequel j'étais fourrée.

– On me l'a présenté quand je suis revenue m'installer ici, à mon retour de Tokyo. Il s'est jeté sur moi comme la misère sur le monde, et, après trois mois de drague intensive, j'ai cédé. Au début, je l'ai trouvé intéressant et cultivé, mais ce n'était qu'un vernis.



Julie rédige  
L'art du storytelling

Physiquement il ne m'a jamais attirée, mais à 31 ans j'ai pensé que me caser était une idée raisonnable : il était parfait pour cela, une carrière prestigieuse, de bonnes manières, la caricature du gendre idéal ! Mais, de toute façon, je ne crois pas être faite pour le schéma amoureux traditionnel ; et puis, comme je ne veux pas d'enfants, je veux retrouver ma liberté.

– Je vois. Je comprends mieux maintenant pourquoi tu avais l'air éteint ces derniers temps. »

Dire tout haut ce que je ressassais tout bas me fit un bien fou : je n'avais jamais été heureuse dans cette relation et j'allais régler le problème sur-le-champ.

« Je vais le quitter ce soir, annonçai-je, déterminée.

– Oui, c'est mieux. Courage ! »

Des coups frappés à la porte vinrent interrompre notre échange.

« Tout va bien, Mesdames ? s'enquit une voix inquiète.

– Je rêve ou il a dit Mesdames ? s'esclaffa Marie à voix basse.

– Mais non, c'est pas Charles, c'est le serveur ! Charles ne viendrait jamais près des toilettes pour dames, le balai qu'il a dans le cul l'empêche de s'en approcher !

– On y retourne ?

– Bien obligé, hélas. »



Julie rédige  
L'art du storytelling

En nous dirigeant vers la table, Marie m'avait serré la main et dit d'un air contrit :

« Ma chérie, c'est de ma faute tout cela, je n'aurais pas dû le lancer sur le sujet du mariage, je suis désolée !

– Personne n'aurait pu savoir. Vraiment, ne t'en fais pas ! »

En marchant plus tard sur le parking pour rejoindre la voiture, je pensais à mon amie : elle m'avait rendu service, involontairement. Sa question allait nous précipiter Charles et moi vers une rupture inexorable. Nous avons roulé en silence, et, en arrivant, Charles m'annonça qu'il était fatigué et qu'il allait donc se coucher.

« Oui, mais sur le canapé. Cette mascarade a suffisamment duré. Je ne t'aime pas Charles, notre couple est mort-né, je reprends ce soir ma liberté. J'aurais dû t'en parler avant, je t'ai fait perdre ton temps. Tu t'es fait des illusions, j'en suis navrée. D'ailleurs, d'où diable sors-tu cette histoire insensée de mariage ?

– Éden, ma chérie, tu es fatiguée, la nuit porte conseil. Lorsqu'on prend de grandes décisions comme celle de se marier, c'est normal d'avoir peur et de faire volte-face. Après une bonne nuit de sommeil, il n'y paraîtra plus. Et puis... Nous pourrions nous détendre au lit, ce soir, tous les deux... »

Tout en parlant, il s'était approché de moi, j'étais dos au mur, il avait posé sa main sur ma fesse qu'il malaxait.



Julie rédige  
L'art du storytelling

« Ôte immédiatement ta main Charles. Je suis sérieuse, tout est fini entre nous. Tu peux rester dormir sur le canapé pendant une semaine et, dès lundi, tu cherches un endroit où vivre. »

Il était abasourdi, et sa main n'avait pas bougé, je la retirai moi-même.

« Attention Édén ! Tu ne trouveras pas mieux que moi, ne fais pas quelque chose que tu vas regretter. Tu es certes très belle, mais tu es aussi caractérielle et difficile à vivre. Il te faut un homme, un vrai, comme moi, pour te mater. Et puis professionnellement, tu n'as pas avancé d'un iota en plusieurs mois, que feras-tu lorsque tu n'auras plus d'économies ? Penses-y Édén, tu seras contente que je sois là !

– Le chagrin t'égare mon pauvre Charles, tu ne sais vraiment plus ce que tu dis. Si tu t'intéressais moins à ton sacro-saint tennis, tu saurais que mon *business plan* est bouclé. D'ailleurs ma comptable va s'occuper des statuts sous peu, mon entreprise verra bel et bien le jour. Je suis loin d'être l'incapable et la fainéante que tu imagines ! Sur ces bonnes paroles, je te souhaite une bonne nuit. »

Il m'observa, stupéfait. J'avais réussi à lui clouer le bec. Définitivement. Ainsi se termina ma relation avec Charles.